

Zeitschrift: Suisse magazine = Swiss magazine
Herausgeber: Suisse magazine
Band: - (2005)
Heft: 191-192

Artikel: Dans l'intimité des Romanov
Autor: Auger, Denis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-849646>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dans l'intimité des Romanov

Précepteur des enfants de Nicolas II, le Suisse Pierre Gilliard a été le témoin privilégié de la grandeur et de la décadence du régime tsariste. Un livre de Pierre Girardin (Actes Sud) illustré par les photos de Gilliard nous fait entrer dans l'intimité de la famille impériale.



Pierre Gilliard (devant à droite) avec le tsarévitch à l'état-major de l'armée russe à Mohilev en automne 1915

Dans l'inconscient collectif, l'exécution de Nicolas II et de sa famille en 1917 fait partie des événements les plus forts en émotion du XX^e siècle. Cette funeste destinée comme fut celle de Louis XVI a eu un témoin privilégié, le Suisse Pierre Gilliard. Lui aussi a connu une destinée peu commune. L'histoire commence en 1904. Pierre Gilliard est étudiant en Suisse. Sans que l'on en connaisse les raisons, il est engagé à 25 ans comme professeur de français par le prince Romanovski, duc de Leuchtenberg, fils d'un cousin du tsar et descendant d'Eugène de Beauharnais. Adieu la Suisse et les études. Gilliard s'installe en Crimée. Suivant ses patrons, il rejoint en 1905 Peterhof, à environ 50 kilomètres de Saint-Pétersbourg. De réceptions mondaines en invitations

diverses et variées dans le microcosme de la noblesse locale, il en vient à faire la connaissance de Nicolas II et de l'impératrice Alexandra qui, chaque été, s'installent à Peterhof. Visiblement, le courant passe puisqu'il est engagé pour s'occuper des deux filles aînées du souverain, Olga et Tatiana. Commence alors une période pénible pour Gilliard qui doit partager son temps entre ses différents élèves et se trouve mêlé à son corps défendant aux intrigues entre les nobles et l'empereur. Nicolas II mettra fin à son supplice en 1909 en le prenant exclusivement à son service. Petit à petit, notre Suisse va se trouver en charge de tous les enfants Romanov.

Le Suisse, précepteur idéal

Mais comment expliquer que

l'éducation des enfants d'un des souverains les plus puissants d'Europe soit confiée à un Suisse inconnu de 25 ans ? Justement parce qu'il est suisse. En effet, les Suisses se sont fait une spécialité de précepteurs et de gouvernantes et sont très appréciés dans la Russie d'avant 1917. Déjà, la grande Catherine avait fait appel à Frédéric-César de Laharpe pour l'éducation de ses petits-enfants dont le futur Alexandre I^r. Le célèbre Pouchkine avait quant à lui été l'élève du Neuchâtelois David Marat (dont le nom fut évidemment changé après la Révolution française). A l'époque où Pierre Gilliard rejoint la Russie, on compte ainsi près de 6 000 Suisses dans le pays. Si le Suisse plaît tant, c'est

simplement parce qu'il présente le profil parfait pour être précepteur. D'abord, il parle le français, langue aristocratique par excellence que tout noble se doit de posséder parfaitement. Mais heureusement, les Suisses ne sont pas des Français : ils ne sont donc ni révolutionnaires ni catho-liqués. C'est un détail d'importance dans une Russie conservatrice et orthodoxe... De plus, le Suisse est réputé posséder une morale rigoureuse, rester modeste, être cultivé et travailleur. Autant de qualités qui expliquent pourquoi les ressortissants helvétiques sont engagés en priorité, les femmes comme gouvernantes et les hommes comme précepteurs, ce qui



L'empereur et le tsarévitch le long de la rivière Dniepr en 1915

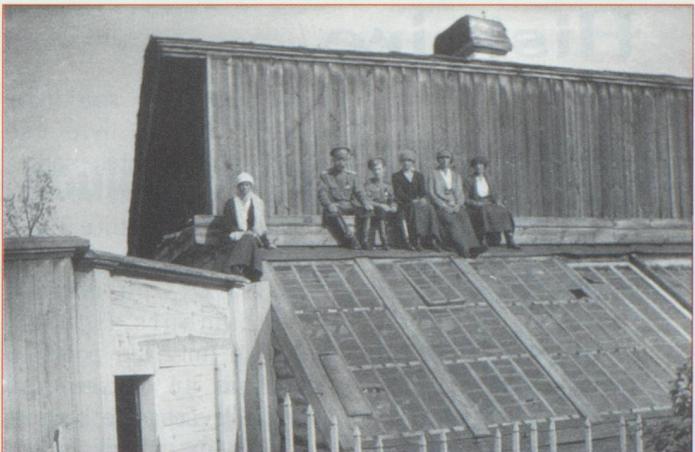
signifie enseigner, outre le français, les mathématiques, les sciences et les langues.

L'ombre de la maladie

Pierre Gilliard a donc la charge des enfants Romanov. Si les relations avec les souverains restent le plus souvent distantes, avec les enfants, un attachement sincère va naître qui ne se démentira jamais. Une preuve en est donnée au moment de la révolution russe. Le tsar rend alors sa liberté à Gilliard qui décide de rester, pour les enfants. À partir de 1912, il nouera une relation toute particulière avec le tsarevitch Alexis avant d'assumer dès 1913 l'entièvre charge éducative de ce dernier.

Né le 2 août 1904, Alexis n'est pas tout à fait un petit garçon comme les autres. Atteint d'hémophilie, il est démesurément choyé par sa mère, surveillé comme le lait sur le feu en permanence par deux gardes du corps. Dans la crainte d'une blessure qui pourrait lui être fatale, ses parents ne lui laissent guère de liberté : pas question de jouer avec les autres garçons de son

âge, de sortir n'importe où. On ne peut mettre en danger la santé de l'héritier du trône... Cette atmosphère étouffante rejaillit sur le caractère de l'enfant. Manquant de discipline et de concentration, il se montre incapable de se contrôler. Par jeu, il provoque même les situations dangereuses, s'amusant des réactions apeurées de son entourage. Tout cela, Pierre Gilliard, fin psychologue, l'a remarqué. Il en fait part au couple impérial, souhaite imposer ses méthodes. On lui donne carte blanche. Petit à petit, le caractère difficile d'Alexis va se modifier et son horizon s'élargir. Contre l'avis des médecins et des policiers, Gilliard écarte les deux gardes du corps. En voiture, il emmène le tsarevitch se promener à la campagne, visiter des gares, des chantiers, des restaurants, des fermes. Jamais Alexis n'avait encore rencontré de paysans. Il les interroge avec intérêt, sa curiosité s'affirme. Dès que les leçons lui en laissent le loisir, le précepteur sort le plus possible son élève du cadre étroit de la cour. Une certaine complicité s'installe entre le maître et



Nicolas II avec ses enfants à Tobolsk à la fin du mois d'avril 1918
Il s'agit de la dernière photographie connue des Romanov

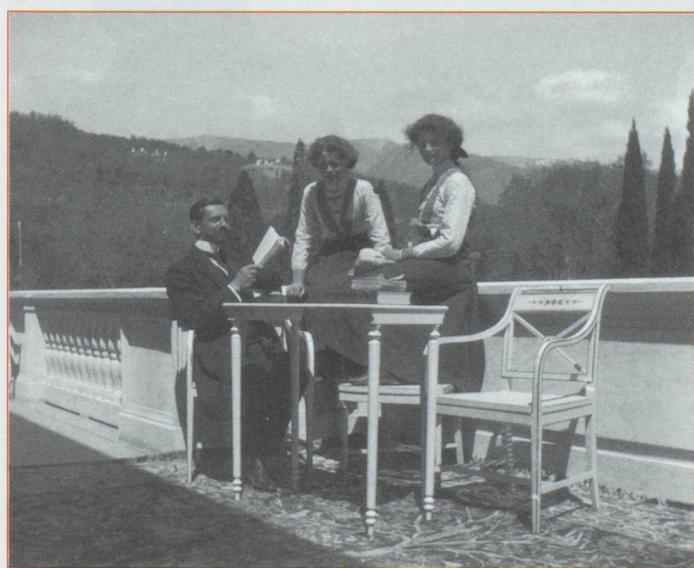
l'élève. C'est notamment le cas lorsque - et c'est le jeu favori d'Alexis - il s'agit de semer la voiture de sécurité qui les suit partout. Cette méthode risquée mais fondée sur l'acquisition du sens des responsabilités réussit. Durant toute la période où Pierre Gilliard s'occupe étroitement d'Alexis, aucun accident sérieux ne mettra en péril la santé du tsarevitch. À la grande satisfaction de ses parents qui constatent ses progrès, notamment en français. N'a-t-il pas été complimenté par Raymond Poincaré venu à Moscou lui remettre la Légion d'honneur et avec qui il a échangé quelques mots dans la langue de Racine ?

Dans l'intimité de la cour

La passion de Gilliard pour la photographie (le livre de Pierre Girardin regorge de clichés pris par le Suisse) et le fait qu'il suit Alexis partout nous plonge dans l'intimité de la famille Romanov : à la cour, à la campagne, lors de visites des troupes après le déclenchement de la Première Guerre mondiale... On est loin de la représentation officielle de l'empire.

Si Gilliard vit 24 heures sur 24 auprès des Romanov, il ne perd pas pour autant son esprit critique et une

certaine distance intellectuelle. Son sens de l'observation et sa finesse psychologique éclairent d'un jour nouveau toute cette période de la fin de la monarchie russe. Nicolas II ? « L'empereur était un modeste et un timide, il était de ceux qui hésitent constamment par excès de scrupules et qui, par l'effet d'une sensibilité et d'une délicatesse exagérées, ne se décident que difficilement à imposer leur volonté », écrit Gilliard. Quant à l'impératrice, il estime que « son action sur l'empereur fut très grande et presque toujours néfaste ». Sur la fin du régime, il a aussi son avis : « J'ai l'intime conviction que, malgré ses fautes, Nicolas II a moins été l'artisan de son propre malheur que la victime du régime qu'il avait hérité de ses ancêtres ». En cause, une bureaucratie « devenue omnipotente au cours des siècles et dont le tsar n'était plus que le maître impuissant ». À la cour impériale, il y a aussi un personnage fascinant : Grigori Rasputine. Pierre Gilliard ne le rencontrera qu'une fois, mais il s'en souviendra longtemps. Voici comment il décrit cette rencontre : « Je le croisai dans l'antichambre. J'eus le temps de le dévisager pendant qu'il se débarrassait de sa pelisse. C'était un homme de taille élevée, à la figure émaciée, aux yeux gris bleu très perçants et enfoncés sous des sourcils embroussaillés. Il avait de longs



Pierre Gilliard avec Olga et Maria à Livadia en 1911



Pierre Gilliard à Livadia en 1911

► cheveux, une grande barbe à la moujik (...) Cette rencontre, qui ne se renouvela jamais, me laissa une impression de malaise indéfinissable : pendant les quelques instants où nos regards s'étaient croisés, j'avais eu nettement l'impression de me trouver en présence d'un être malfaisant et troublant ».

L'influence de Raspoutine

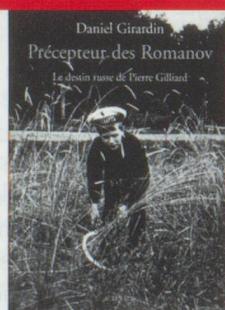
On l'imagine aisément, Gilliard ne cessera de se méfier du « starets » et de son influence sur les enfants. « Non seulement les enfants ne me parlaient jamais de Raspoutine, mais ils évitaient même en ma présence toute allusion à ce qui eût pu déceler son existence », note-t-il. Quant aux miracles attribués à Raspoutine sur le jeune Alexis, Gilliard qui vivait constamment avec le tsarevitch n'en a jamais

remarqué. Dans son livre, Daniel Girardin livre une explication fort intéressante : Raspoutine avait recommandé à l'impératrice l'arrêt de tout médicament pour Alexis. Or, parmi ces médicaments figurait l'aspirine (mise au point en 1853 par un Suisse) qui fluidifie le sang, ce qui est évidemment très dangereux pour un hémophile. Evidemment, à l'époque, cette caractéristique était inconnue. L'amélioration de la santé d'Alexis n'a donc sans doute rien eu à voir avec les miracles du starets.

Quoi qu'il en soit, Pierre Gilliard constate avec regret au quotidien l'influence grandissante qu'exerce Raspoutine sur l'impératrice et les conséquences désastreuses qu'elle entraîne. Avec Gilliard, on suit le rythme des limogeages et des nominations que l'impératrice impose à son mari sur les « conseils » de Raspoutine, les décisions qui s'avèreront dramatiques pour le régime tsariste. Parmi celles-ci la décision de Nicolas II de limoger le commandant en chef de l'armée le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch Romanov et de se proclamer commandant en chef d'une armée en pleine déroute. Le tsar parti sur le front, c'est désormais l'impératrice qui dirige le pays et derrière elle, Raspoutine. Sur cet épisode et l'attitude de la tsarine, le jugement de Pierre Gilliard est implacable : « Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même et il lui arrivait souvent d'avoir des périodes d'extase mystique qui lui faisaient perdre la notion exacte des choses et des gens (...) Et c'est ainsi que, voulant sauver son mari et l'enfant qu'elle aimait plus que tout au monde, elle forgea de ses propres mains l'instrument de leur perte ».

INFOSPLUS

à lire



• Précepteur des Romanov - Le destin russe de Pierre Gilliard

De Daniel Girardin,
éditions Actes Sud.
160 pages, 23 euros.

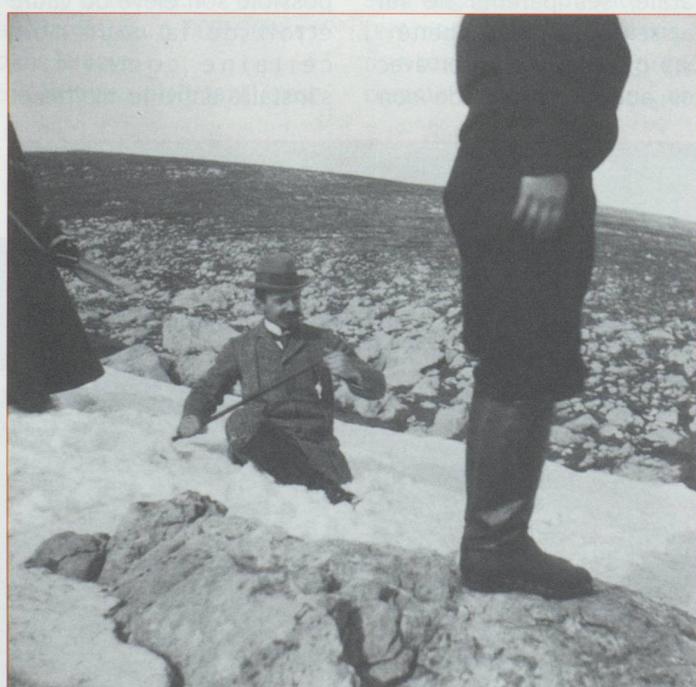
Fidèle jusqu'au bout

Et la fin est proche. La révolution commence, le tsar

abdique, les Bolchéviques prennent le pouvoir. Désormais, la famille impériale est prisonnière et sous bonne garde. Pierre Gilliard est toujours là. Il partage avec les souverains les longs mois d'ennui en résidence surveillée, les humiliations incessantes des soldats bolchéviks, la peur d'une exécution toujours possible tant la nervosité règne. Dans ces circonstances pénibles, le sens de l'organisation de Gilliard fait merveille : il gère le maigre budget de la maisonnée, monte des pièces de théâtre. S'il accompagne la famille impériale transférée à Tobolsk, il sera *manu militari* séparé d'elle lors du dernier transfert vers Ekaterinbourg. Ce n'est que de longs mois plus tard qu'il visitera la funeste maison Ipatiev où les Romanov au grand complet ont été massacrés dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918... Les Romanov morts, Gilliard n'en a pas encore fini avec la Russie. Son épope continue. Il va passer trois ans en Sibérie alors en pleine guerre civile, échappant aux combats qui font parfois rage,

aux nombreuses exactions dont il est le témoin. Une fois en sécurité en Suisse, Pierre Gilliard n'aura de cesse de chercher la vérité sur les circonstances de la mort de la famille impériale et de témoigner. En 1921, il fait paraître chez Payot *Le tragique destin de Nicolas II et de sa famille*, un livre qui rencontrera un succès considérable. Devant l'apparition de faux Alexis et Anastasia (ce sont les deux seuls corps qui n'ont jamais été retrouvés), il repart au combat, soucieux de défendre l'honneur de ceux au service desquels il a été. Il publie ainsi en 1929 *La Fausse Anastasie* pour tenter de démasquer la Polonaise Franziska Schanzkowa. Il s'attire les sarcasmes de ceux qui rêvent de voir une Anastasie échappée du massacre. Mais l'analyse ADN pratiquée en 1994 lui donnera raison... à titre posthume. En effet, en 1962 à Lausanne, meurt presque anonymement un simple Suisse. Un simple Suisse au destin hors du commun...

DENIS AUGER



Pierre Gilliard et le tsarevitch Alexis Nicolaievitch sur le mont Jaïla en Crimée au mois de mai 1914